



La Fiancée du Pirate

De Nelly Kaplan

Avec Bernadette Lafont, Georges Géret, Michel Constantin

France- 1h47

Sorti le 3 décembre 1969 et en version restaurée le 2 mai 2018

Jeudi 17 mai 2018 18h30

Dimanche 20 19h00

Lundi 21 14h00



« Je suis née deux fois. La première, à ma naissance. La deuxième, vingt-deux ans plus tard lors de mon départ pour l'Europe, voyage que je presentais sans retour. J'ai parfois l'impression que mes années argentines n'ont été qu'un cocon pour la chrysalide qui devait éclore de l'autre côté de l'Atlantique. Pourtant, cette enfance et cette adolescence m'ont structurée, renforcé la colonne vertébrale de mes révoltes. Le sillon ainsi tracé est maintenant irréversible : je n'ai plus besoin de hurler non ! L'énoncé suffit »

Nelly Kaplan est donc née en Argentine, à Buenos Aires, le 11 avril 1931, d'une famille d'origine russe juive des deux côtés, dans une vaste maison très confortable. Nelly est subversive dès les premières années, car elle refuse les poupées qu'on lui offre, demandant un meccano comme son frère Marcos.

« Profession : révoltée », écrit-elle. Révoltée contre les injustices, contre les « diktats des rapports homme / femme tels qu'établis par la société sud-américaine. Elle lit beaucoup, est une élève brillante, et, avec une intuition prévoyante, apprend la sténo et la dactylo dans une école commerciale. Elle va au cinéma le dimanche après-midi avec son frère et découvre tout le cinéma américain.

Elle voit aussi le « *J'accuse !* » d'Abel Gance ... et déclare à ses parents au moment du petit déjeuner (chocolat au lait croissants tartinés de confiture de lait – elle est une adolescente longiligne !) qu'elle fera du cinéma. Au cours de ses lectures, elle découvre « *Les Champs magnétiques* » d'André Breton et Philippe Soupault, reste accrochée par les premiers mots du texte : « Prisonniers des gouttes d'eau, nous serons des animaux perpétuels », se promettant de connaître le sens de cette phrase mystérieuse.

Son futur est en place. Il faut qu'elle parte, mais elle se prépare à affronter « un troupeau de vaches enragées ». Elle se munit d'accréditations journalistiques qui lui permettront de devenir la correspondante à Paris, pour le cinéma et l'art, de journaux argentins, forte aussi de sa formation en économie, des langues qu'elle connaît. Le français, elle l'apprivoise pendant les trois semaines de traversée jusqu'au Havre, ensuite elle prend le train jusqu'à la gare Saint-Lazare où elle arrive en hiver ...

Sa vie change quand elle rencontre Abel Gance au cours d'un hommage à Georges Méliès, organisé à la Cinémathèque française par Henri Langlois. Abel Gance l'invite à le rejoindre au festival de Cannes, où il participe en tant que membre du jury. Leur histoire va durer dix ans. Elle est son amour et son assistante.

Le hasard (?) lui fait rencontrer à la Galerie Maeght, lors d'un vernissage des œuvres de Marc Chagal ... Philippe Soupault ! Quelqu'un s'approche d'elle en lui disant : « *Qui êtes-vous, fleur exorbitante, au milieu de tous ces crétiens ?* ». Il est stupéfait que cette splendide jeune femme, à l'accent prononcé, connaisse son nom – et ils font plus ample connaissance au cours d'un dîner à la Closerie des Lilas. « Une déesse d'or, lumineuse et forte, Nelly, la vraie », lui écrira-t-il en 1958.

Elle eut d'autres magnifiques rencontres, et des parenthèses amoureuses : André Pieyre de Mandiargues – lors de la projection de son film sur Gustave Moreau, Giuseppe Ungaretti, à Rome, Claude Makovski, Jean Chapot ... tout en continuant à travailler, à imaginer, à réaliser avec Abel Gance le « *Magirama* », en écrivant sous un pseudonyme, *Belen*, sur le conseil de Philippe Soupault.

La Fiancée du Pirate est née d'une conversation avec Claude Makovski (à qui son autobiographie est dédiée). Elle lui suggère : « *Que penserais-tu de l'histoire d'une sorcière des temps modernes qui brûlerait ses inquisiteurs au lieu de se laisser brûler ? ... Cela devrait avoir lieu dans un petit village de « la France profonde », avec son église, son intolérance, ses préjugés vis à vis de ceux qui viennent d'ailleurs. Au départ, notre héroïne subira des humiliations de toutes sortes. Mais elle saura comment se venger* » ...

Elle raconte comment la censure batailla pour lui imposer une fin où l'héroïne serait malheureuse, car une belle fin était évidemment immorale. Nelly Kaplan sortit victorieuse de cet affrontement : le public fit un succès à son film – et à Bernadette Lafont.

Nelly Kaplan – *Entrez, c'est ouvert !* – Autobiographie – 2016 - Editions l'Age d'Homme. Extraits

Le duc (Julien Guiomar), en sa qualité de « premier adjoint » au maire du village, accompagné du cauteleux Tisane (Jean Parédès), herboriste tenant lieu d'apothicaire, annoncent à Marie (Bernadette Lafont) la mort accidentelle de sa mère, une pauvre recluse avec elle dans une cabane au fond des bois. Les deux notables ont la mine contrite et fausse des regrets de circonstance : éminents membres de la communauté villageoise de Tellier, ils n'en partagent pas moins le même mépris que tous les autres habitants pour ces deux gueuses, la mère et sa fille, venues on ne sait d'où, vingt ans plus tôt, sur ce bout de terre à betteraves, nomades misérables à qui tous, magnanimes et chrétiens, accordèrent l'aumône et le droit de s'installer sur leur sol. À quel prix, Marie le rappellera plus tard à tous, et s'emploiera à rendre à chacun la vilaine soupe qui leur fut jetée, à elle et sa mère, comme à des bâtards dans la cour d'une ferme : le revenge movie des cambrousses, tourné en 1968 avec un budget famélique, a lui aussi pris sa revanche sur le pauvre destin que les nantis du cinéma d'alors promettait à cette réalisation franchouillarde et vulgaire d'une quasi-inconnue. Même après les événements de mai, aucun producteur ne cracha au bassin de ce récit buñuelien où rednecks et white trash façon picarde faisaient le portrait outrancier d'une France rancie, bigote et fermée sur elle-même. Sorti dans deux salles parisiennes, le film devint culte ; la légèreté et l'ironie de Bernadette Lafont n'y sont pas pour rien, ni les cabotinages d'une joyeuse bande d'excellents acteurs qui jouent cette comédie humaine sans se la raconter.

Marie couche-toi là :

La vengeance de cette brune callipyge et terrienne est certes une comédie réjouissante ; en apparence, on pourrait presque croire que cette satire un peu lourde d'une campagne confite en médiocrité salace ne prête guère à conséquence. Marie, somme toute, maintient au sein de la communauté une forme d'équilibre entre les vices et les mensonges : les hommes sont tous voyeurs et les femmes, lesbienne enflammée ou mégères jalouses, sont toutes revêches. Un équilibre dont le coût sera discuté jusqu'en conseil municipal... Pourtant, à bien y regarder, cette fable gauloise où les « affreux, sales et méchants » ne sont pas les pauvres, comme chez Scola, mais les (petits) possédants de la France profonde, offre un tableau en négatif d'une société qui mettra encore bien des années pour enfin « libérer la femme » : les boulevards de Paris ont beau trembler sous les ruades de jeunes bourgeois révolutionnaires, la Marie couche-toi-là de Nelly Kaplan, à quelques kilomètres du Boul'Mich, raconte la France d'en bas, celle de l'au-delà des faubourgs où le droit de cuissage s'exercera encore longtemps. Scénarisé par l'auteur d'un *Éloge de la fessée* (Jacques Serguine), la comédie des mœurs paysannes de Nelly Kaplan n'a pas la prétention ni surtout la lourdeur du film à message. Le sien est d'autant plus fort : irrécupérable, Marie l'est complètement, qui fait payer même la riche fermière du village mais s'offre gratuitement au gitan mis au rebut, comme elle. Disciple de l'esprit libertaire du surréalisme des origines, celui d'André Breton, Nelly Kaplan commet un brûlot contre cet autre courant à la mode : le féminisme. Et rappelle par là même qu'on est toujours le migrant de l'autre : l'excellent Claude Gêret, qu'on dirait tout droit sorti du *Journal d'une femme de chambre*, éructe encore contre les « romanichels » et les « étrangers » qui viennent corrompre la terre des propriétaires. Dans la société machiste et libérale, où les possédants (« de pure souche » en premier lieu) sont les plus forts, cette dirty Marie renvoie l'image d'une femme qui sait utiliser son corps, instrument de la sujétion, pour mieux soumettre ses oppresseurs.

Marie pleine de grâce :

Nelly Kaplan fait avec *La Fiancée du pirate* le film de sa vie, porté par une forme de grâce assez unique dans le cinéma français. Elle le fait aussi avec un goût certain et subtil pour le détournement : ainsi Marie se foute de la politique comme de son premier panty, mais ne néglige aucun détail de la savante et étonnante décoration dans la mesure de planches et torches qui tient lieu de toit. Ce refuge où la mignonne chauve-souris clouée sur le panneau de bois côtoie la pancarte qui dit « Non, non et non ! » et le portrait de feu son père en bagnard est évidemment un refuge pour l'esprit : admiratrice d'André Breton, Nelly Kaplan rend hommage à un mouvement poétique qui le premier s'intéressa aux objets ordinaires pour y voir autre chose que ce qu'ils sont. L'air de rien, Marie instaure un espace de poésie pure dans la fange de son sous-bois : avant de quitter le village du Tellier, elle offre en pâture à la brutalité et la sottise de ses congénères un amoncellement magnifique et spontané, celui des mille objets accumulés depuis la mort de sa mère, qui dessine une œuvre d'art imprévisible et momentanée, fragile et insensée. Une pure sculpture d'art brut. En 1969, à mille lieues du mythe consumériste d'une femme libérée par l'électroménager, Marie flatte l'inutile et y trouve la beauté. « C'est mon opéra », déclare-t-elle entre deux effeuillages, un Opéra de Quat'Sous où la beauté est hasardeuse et trouve sa grâce dans un regard différent sur le monde matériel – tout en explorant avec malice ses dernières trouvailles, et sans négliger d'en pervertir l'usage. Discrète mais solide perversion esthétique dont le film, intact en sa jeunesse et son audace, peut se vanter d'affirmer la vigueur et la constance.

Prochaines séances :

Sonate pour Roos, L'Ordre des choses

du jeudi 24 au mardi 29 mai 2018

Court métrage : VILAINE FILLE Ayce Kartal – Animation – 8'

S. est une petite fille turque âgée de huit ans, dotée d'une imagination débordante, qui aime la nature et les animaux. Depuis une chambre d'hôpital, elle se remémore les jours heureux passés dans le village de ses grands-parents pendant les vacances, mais des souvenirs sombres et terrifiants surgissent et prennent sens peu à peu.

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)